

Une occurrence du nom de *Muhammad* ?

Entrer dans l'exégèse coranique en partant de s.47, 1-3a (« sourate *Muhammad* » ou 47, versets 1-3a)

[Les renvois à un n° de **note** ou de **paragraphe** se réfèrent au livre]

Quelques clefs de lecture sont indispensables pour pouvoir simplement lire le texte coranique, truffé d'*apparentes* obscurités, sinon parfois de contradictions. À ce point de vue, le début du chapitre ou sourate 47 se révèle instructif.

Les clefs de lecture qui s'y découvrent sont à mettre en rapport avec les perspectives qu'Antoine Moussali avaient ouvertes (cf. **... un précurseur**). Elles permettent de restaurer ce passage dans l'état premier où il était parfaitement clair et bien bâti – cet état de clarté était certainement celui de *tous* les feuillets coraniques qui formèrent plus tard l'actuel « Coran ». Si le texte n'a plus aujourd'hui cette même clarté au point d'être parfois complètement obscur, il faut incriminer la lecture qui en est faite – ou, qui sait, une manipulation subie par le texte lui-même.

Sans plus attendre, plongeons-nous dans ce passage emblématique :



- v.1a Ceux qui « *kafarent* » et empêchent du sentier de Dieu,
- v.1b Il [Dieu] égare leurs actions.
- v.2a Ceux qui croient et font de bonnes œuvres
- v.2b et croient en ce qui est descendu sur Muhammad
- v.2c et cela est la vérité de la part de leur Seigneur,
- v.2d Il « *kaffare* » leurs mauvaises actions et réforme leur pensée. [v.3-4a]

En Islam, « *kafarer* » est une horreur : *ceux qui « kafarent »* (*al-ladîna kafara*) sont les pires des hommes, des mécréants impies et immondes, condamnés à l'enfer :

“Ceux qui *kafarent* ... le feu sera leur séjour éternel” (sourate 47,12). Ou :

“Ceux qui *kafarent* et empêchent du sentier de Dieu, puis meurent tandis qu'ils *kafarent*, Dieu ne leur pardonnera pas” (s.47,34)

Tuer un *kâfir*, c'est rendre service à Dieu selon ce qu'indique le verset 3 (voir plus bas). Pour autant, aucun musulman ne pourrait expliquer exactement le sens de ce terme (*kafirûn* au pluriel) ou celui du verbe (*kafara*, racine *kfr*).

Ceci pose un grave problème : au sous-verset 2d, **Dieu Lui-même** est dit « *kaffarer* ». Dieu serait-Il donc *très mécréant* (intensif de *kafara* avec deux *f*), ou *ferait-Il mécroire* (selon un autre sens possible) ? Certes non, et tous les traducteurs rendent « *kaffarer* » par *couvrir* ou *absoudre*, au sens où Dieu *couvre les mauvaises actions de ceux qui croient en Lui* : telle est la signification évidente de 2d, qui correspond à ce qu'enseignent les docteurs en islam.

Mais alors, que signifie la racine *kfr* en rapport avec l'idée de *couvrir* ?

Et qui sont *ceux qui « kafarent »* ?

Le sens exact du verbe « *kafarer* »

La réponse fondamentale apparaît dès qu'on recourt à un programme de recherche biblique pour rechercher les passages mentionnant le verbe hébreu correspondant : *kâfar*. On trouve justement les deux formes que présentent les versets s.47,1-3 et avec des significations claires et logiques :

- au sens premier (qal), l'hébreu biblique *kfr*, כפר, signifie *enduire, recouvrir* (cf. Genèse 6,14),
- et au sens second (pi'el) intensif, *kffr* signifie *couvrir le visage de quelqu'un, absoudre* (Ezéchiel 45,15s ; Lévitique 14,53 ; Deutéronome 21,8 ; Daniel 9,24).

La dernière de ces deux significations correspond d'ailleurs au nom de la grande fête juive du *Yôm Kippûr* ou *Jour des expiations-absolutions* (le *p* étant un *f* prononcé dur).

Ces significations bibliques sont à la base de toutes les autres, et les quelques développements qui eurent lieu à travers l'araméen avant d'aboutir aux feuillets qui formeront le texte coranique ne contredisent pas leur simplicité. C'est l'araméen du Nouveau Testament et en particulier des évangiles qu'il faut regarder pour trouver l'origine de la plupart des significations des occurrences de *kfr* dans le Coran – c'est semblablement là aussi que l'on trouve l'origine des termes de *muslim* (« *musulman* ») et de *islâm*, cf. [Être « soumis à Dieu »: quelle origine?](#) Nous avons vu que, dès le verset 1, « *kafarer* » apparaît comme un grave reproche. Pourquoi est-il si grave de *recouvrir* ?

Vers le 1^{er} siècle avant notre ère, en araméen, un sens second de la racine de base *kfr* était apparu : *recouvrir* un fait (ou une parole), c'est le passer *sous* silence, c'est-à-dire *taire* mais aussi *dénier* ou même *être ingrat* (s'il s'agit d'un bienfait, à la forme emphatique). C'est ce qu'expriment les quelques vingt-six occurrences de cette racine dans les évangiles en araméen ; en voici les principales :

Lc 6,35 : «... Car Il est bon, Lui, pour les *kafûrê* (*ingrats*) et les méchants ».

Lc 8,45 : Jésus demanda : « Qui m'a touché ? ». Comme tous *kfr* (*niaient*), Pierre dit :...

Lc 22,57 : [Pierre] *kfr* (*nia*) : « Femme, dit-il, je ne le connais pas ».

Mt 10,33 : « Quiconque m'aura *kfr* (*tu*), moi aussi je le *kfr* (*tairai*) devant mon Père des Cieux ».

Mt 16,24 : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il *kfr* son soi (littér. : son âme) »

Mt 26,34.75 : « Cette nuit même, avant que le coq chante, tu m'auras *kfr* (*dénié*) trois fois ».

Dans l'expression des autres textes du Nouveau Testament, ce sens se renforce : *taire*, c'est *renier* :

1Jn 2,22-23 : Qui est le menteur, sinon celui qui *kfr* que Jésus est le Christ ? L'antichrist (!), celui qui *kfr* le Père et le Fils. Quiconque *kfr* le Fils n'a pas non plus le Père.

Jude 1,4 : Car se sont glissés parmi vous des individus... qui *kfr* notre seul Maître et Seigneur Jésus Christ.

Le reproche de *renier* prend donc ici le sens le plus fort : celui d'être un *renégat*, un petit *anti-christ* – le véritable Anti-Messie, lui, devant apparaître seulement vers l'accomplissement des temps (les musulmans le savent pour avoir conservé cette antique tradition). Mais sous ce sens très fort, le geste matériel de *recouvrir* est toujours présent.

Dans le Coran, on trouve ce sens très fort, employé parfois de manière purement polémique (alors, il n'a pas d'autre portée que celle d'être une invective) ; mais, bien plus généralement, il est employé de manière précise dans la ligne du sens matériel premier de *recouvrir*. Ce reproche de *renier-recouvrir* y vise en particulier ceux qui sont désignés sous le terme de *Yabûd*, qui forment une "partie parmi les fils d'Israël" (par opposition à une autre partie, cf. [Les « Judéo-nazaréens » : leur idéologie](#)). Voici quelques versets révélateurs :

"Ceux des fils d'Israël qui *kfr* ont été maudits par la langue de David et de Jésus fils de Marie... Dans le châtement, ils demeureront éternellement (s.5,78.80).

"Dieu dit : Ô Jésus,... je vais te débarrasser de ceux qui *kfr*, et mettre ceux qui te suivent au-dessus de ceux qui *kfr*, jusqu'au jour de la Résurrection" (s.3,55).

"Ô gens de l'Écrit, pourquoi *kafarez*-vous les signes de Dieu alors que vous êtes vous-mêmes témoins ? Ô gens de l'Écrit, pourquoi enrobez-vous de faux le vrai et cachez-vous le vrai, alors que vous savez ?" (s.3,70-71).

Le reproche exprimé vise une dissimulation par *recouvrement*, de la part de gens "qui savent (*'alama*)", à la différence de ceux "qui ne savent pas" (parce qu'ils ne sont pas juifs, les *mušrikûn-associateurs*¹).

"Ne savent-ils pas que Dieu sait ce qu'ils cachent et ce qu'ils divulguent ? Parmi eux, des *clans* (*ummîyûn* – c'est-à-dire certains groupes juifs²) ne savent en fait de l'Écrit que des illusions rêvées et des élucubrations qu'ils ont fabriquées. Malheur à ceux qui écrivent l'Écrit de leur main et disent ensuite : *Cela [vient] d'auprès de Dieu*" (s.2,77-79a).

"Parmi eux [les gens du Livre du verset 75], une fraction adjoint leur langage à l'Écrit pour que vous le comptiez [comme partie] de l'Écrit alors que ce n'est pas de l'Écrit. Ils disent : *Cela [vient] d'auprès de Dieu*, alors que cela ne [vient] pas d'auprès de Dieu ! Ils disent contre Dieu le mensonge, alors qu'ils gardaient en eux-mêmes (ou savaient, *'lm*)" (s.3,78).

1 La racine *šrk* (*associer*) se rapporte aux chrétiens, accusés d'être des *associateurs*, et non à d'autres. On pourrait objecter les versets s.6,136-137 qui se rapportent aux Hébreux ; cette exception n'infirme cependant pas le sens habituel : ce ne sont pas en effet les *Yabûd* contemporains qui sont visés là, mais les Hébreux du temps des Juges et des Rois qui s'étaient conduits comme des idolâtres (cf. étude, [s.1.3.6](#)).

2 Il est indispensable de signaler l'origine et le sens bibliques des termes *ummîyûn* et *ummah*. La traduction du mot *ummah* par *communauté* provient de l'appropriation du terme par la théologie islamique, et ne rend pas suffisamment l'aspect tribal fondamental (où prédomine la notion de *umm* – la mère). Le mot *ummah* au pluriel en Gn 25,16 désigne les douze tribus des Hébreux (*ummot-m*), et en Nb 25,15 il signifie simplement un *clan*. Cette signification fondamentale de « groupe juif » apparaît manifestement dans le texte coranique, par exemple en s.7,159-160 :

"Parmi le peuple de Moïse, une *ummah* avance sur la voie en vérité et ainsi en justice. Et Nous les partageâmes en douze tribus (ou douze clans, *asbâtan ummatan*), et Nous avons révélé à Moïse etc."

On retrouve cette même idée et le terme de *ummah* dans le verset s. 3,110 :

"Vous êtes la meilleure *ummah* qui ait été suscitée [par Dieu] pour les hommes",

qui, suite à l'autodésignation de la communauté islamique comme unique *ummah*, est devenu la devise de la Ligue arabe basée au Caire. Le verset s. 2,78 constitue un autre exemple. Le terme de *ummîyûn*, *tribus*, est la forme araméenne emphatique plurielle de *umma*³ employée dans le livre de Daniel (Daniel 3,4.7.31 ; 5,19 ; 6,26 ; 7,14).

“Vous le mettez [l’Ecrit apporté par Moïse] en rouleaux de parchemin que vous montrez et [dont] vous dissimulez beaucoup” (s.6,91).

Commentant ce dernier verset, le grand islamologue Régis BLACHÈRE indique que le reproche de « dissimuler » (*ḥafîy*, [*se dérober à la vue de*]) doit s’adresser au judaïsme talmudique :

“L’expression : *On vous a enseigné... ni vos ancêtres* paraît faire allusion à l’enseignement talmudique”.

Derrière cette question, se profile l’accusation de falsification (*tahrîf*) qui apparaît dans ces mêmes co-textes, par exemple :

“Parmi ceux qui sont des juifs pratiquants, [certains] falsifiaient la Parole quant à ses sens” (s.4,46).

“Dieu jugera entre eux au jour de la Résurrection sur ce que [dans le Livre] ils ont remplacé” (s.2,113).



Le sens exact de l’expression « Gens du Livre » (litt. : tente de l’Ecrit, *abl al-Kitâb*)

Il convient de préciser au passage que l’expression « gens du Livre » parfois évoquée à l’occasion du reproche de falsification désignait les juifs au sens large (qu’ils relèvent du judaïsme talmudique, du judéo-nazaréisme ou encore d’une autre mouvance), non les chrétiens ; c’est l’interprétation musulmane postérieure qui y a englobé les chrétiens ³ :

“Ô fils d’Israël [v.40]... Croyez à ce que J’ai fait descendre *msddqn li* ⁴ ce qui est devers vous [la Torah] et ne soyez pas les premiers à être *kâfir* en cela... Et ne travestissez pas la vérité au moyen du faux. Ne tenez point secrète la vérité alors que vous savez !” (s.2,41-42).

“Pouvez-vous accepter de les considérer comme croyants avec vous, alors qu’une fraction d’entre eux [c’est-à-dire parmi les fils d’Israël] entendaient la parole de Dieu, puis la falsifiaient, après l’avoir comprise et *sue* ?” (s.2,75).

“Nous avons donné le Livre à Moïse. Nous l’avons fait suivre par des *envoyés (rusul)*. Nous avons donné des **signes** à ‘Isa fils de Marie, et Nous l’avons renforcé de l’Esprit [du] Saint... Vous traitiez les uns d’imposteurs et vous tuiez les autres” (s.2,87).

“Demande aux fils d’Israël combien de **signes** évidents Nous leur avons apportés (s.2,211)... Les gens formaient alors une seule *umma*^b. Puis Dieu envoya des *prophètes (nabyûn)* annonçant et avertissant. Il fit descendre avec eux le Livre avec la vérité pour régler entre les gens ce en quoi ils divergent... mais ils divergèrent après que les **signes** furent venus” (s.2,213).

³ L’expression « gens du Livre » ou « tente de l’Ecrit » désignait les juifs dans leur ensemble, et eux seuls. Le Livre par excellence – *to Biblîon* en grec –, c’est la Bible. Ceci ressort par exemple de s.29,46-47 où on lit que tous ceux de “la tente du Livre (*abl al-kitâb, gens de l’Ecrit*)”, “ont reçu l’Ecrit” et “croient en lui” ; les chrétiens, eux, n’ont pas **reçu** la Bible, ils seraient plutôt des voleurs d’héritage, ainsi qu’on peut le lire dans la Mišna (*Sanhédrin* 57a) :

“Rabbi Yohanan a dit : Un idolâtre qui s’occupe de l’étude de la Tôrah mérite la mort, ainsi qu’il est dit : *C’est à nous que Moïse a prescrit la Tôrah en héritage* [Dt 33,4]” (Rabbinat français, *La guemara, Sanhédrin*, Keren Hasefer, 1974, p.287).

Ceux qui ont reçu la Bible, ce sont au sens propre les « Fils de l’Ecrit », à savoir tous les juifs. C’est aux premiers que l’auteur des feuillets coraniques renvoie son interlocuteur arabe quand il dit :

“Interroge ceux qui ont *récité (qaru’a)* l’Ecrit avant toi” (s.10,95 parall. 17,103).

“Parmi eux [les gens de l’Ecrit, v.65] est une *communauté (umma*^b) *allant sans dévier* [trad. Blachère]” (s.5,66).

L’*umma*^b qui est ainsi louée ne peut pas être faite de chrétiens ; et une poignée de disciples autour de Muḥammad ne forme pas une *umma*^b. Le même problème se pose en s.7,159 et surtout en s.3,113 où Tabarî pense à des juifs convertis (et Blachère à une “secte judéo-chrétienne”). Il s’agit nécessairement de juifs non rabbiniques, mais évidemment pas d’une poignée de supposés convertis à l’Islam. Ceux dont ils est question sont des judéo-nazaréens.

⁴ “*msddqn li*” : la lecture islamique fait de ce participe un verbe à l’actif alors que le sens cohérent à l’ensemble des occurrences est passif : *justifié en fonction de ce qui se trouve dans l’Ecrit antérieur* [la Torah] – ce que Mondher Sfar a été l’un des premiers à le comprendre (voir étude, **note 928 et annexe D.3**)

Ceux qui « kafarent »

L'objet du *recouvrement*, c'est la messianité de Jésus, qui est *recouverte* par la lecture de la Torah *couverte* par celle des Talmud-s (c'est-à-dire que la Torah est lue à travers les commentaires que ceux-ci en donnent). Justement, le Coran reconnaît onze fois à 'Isa-Jésus le titre de « Messie »⁵ dont quatre fois sous la forme de « le Messie-Jésus »⁶. Et il dénonce les manières dont cette messianité a été *recouverte* dans le passé, non seulement grâce à une lecture « dissimulatrice » mais aussi en présentant Jésus comme un magicien (fin des versets s.5,110 et 61,6) et sa mère comme une femme de mauvaise vie – ces deux accusations se lisent effectivement dans les Talmud-s.

Dès lors, sauf en les exceptions polémiques (à traduire au choix par : *mécréant, renégat, impie, renieur*), on aura tout intérêt à rendre la racine *kfr* à la 1ère forme par *recouvrir* qui est son sens primitif. Cela s'impose même particulièrement ici, au début de la sourate *Muhammad*, à cause du jeu de mots bâti sur les formes du verbe *kfr*. On retrouve d'ailleurs ce jeu de mots dans la sourate *La duperie mutuelle* :

“À celui qui croit..., Dieu *couvrira* ses méfaits... tandis que ceux qui *recouvrent* seront les compagnons du Feu [de l'Enfer]” (s.64,9-10).

Ainsi, il ressort que le début de la sourate 47 est parfaitement bâti autant au point de vue du sens que de celui de la forme, pour peu que l'on en excepte les sous-versets 2b et 2c, de cette manière :

v.1a Ceux qui « *kafarent* » (*recouvrent*) et empêchent du sentier de Dieu,
v.1b Il [Dieu] égare leurs actions.
v.2a Ceux qui croient et font de bonnes œuvres
v.2d Il « *kaffare* » (*couvre*) leurs mauvaises actions et réforme leur pensée.
v.3a Certes, ceux qui « *kafarent* » suivent le faux,
tandis que ceux qui croient suivent la vérité de la part de leur Seigneur.

L'enchaînement entre v.2a et v.2d se lit même littéralement ailleurs dans le texte coranique :

“Ceux qui croient et font de bonnes œuvres, Nous *couvrons* leurs mauvaises actions” (s.29,7) !

Il s'agit d'un schéma très bien balancé et très percutant en milieu de culture orale :

Ceux qui *recouvrent* / Dieu les égare
Ceux qui croient / Dieu les *couvre*
Ceux qui *recouvrent* / sont dans le faux
Ceux qui croient / sont dans le vrai

Quant au sens, il n'est pas moins percutant : toute une doctrine de la justification se trouve synthétisée là. Selon le texte, Dieu *couvre* ceux qui croient du manteau de Sa Justice, même s'ils font des actions mauvaises à côté des bonnes. À l'inverse, Il punira ceux qui sont volontairement dans le faux car non seulement ils ne veulent pas croire, mais détournent autrui du “sentier de Dieu” ; du reste, ils n'auront aucune bonne action à faire valoir, puisque Dieu “égare leurs actions” de sorte qu'aucune d'elles ne soit bonne. C'est terriblement logique. Ce Dieu qui *couvre* ne *pardonne* pas les fautes (ce serait une manière chrétienne de penser) : dans Sa miséricorde infiniment hautaine, Il condescend simplement à ne pas en tenir compte, à cause de la foi qu'Il voit (et qui doit se voir !) chez les vrais croyants.

Et ceux qui ne partagent pas cette foi iront en l'éternel Enfer.

⁵ Les neuf occurrences (dont deux doubles) où le Coran indique que le Messie-*masîh* est Jésus, sont : s.3,45 ; 4,157.171.172 ; 5,17 (2 fois).72 (2 fois).75 ; 9,30.31 (concernant le sens du terme *masîh*, voir étude, note 282).

⁶ De ces occurrences du mot *masîh* désignant Jésus, quatre présentent littéralement la formule “le Messie-Jésus” (*al-masîh 'Îsâ*) : s.3,45 ; 4,157.171 ; 5,17.

Le texte continue ainsi :

“C’est ainsi que Dieu frappe [= forge] leurs exemples aux gens. Lors donc que vous rencontrez ceux qui recouvrent, frappez aux cols (litt. *frappement des coups*, c’est-à-dire *tuez*, explique le traducteur Hamidullah)” (v.3b-4a).

Conclusion en deux questionnements

1°– Les sous-versets 2b-2c introduisent une longue perturbation frappante non seulement dans l’équilibre du texte mais aussi dans sa logique thématique. De plus, le verbe "croire" apparaît deux fois de suite : *Ceux qui croient (2a)... et croient en... (2b)* – ce qui ne va guère. Les traducteurs n’hésitent d’ailleurs pas à mettre 2c entre tirets pour indiquer qu’il s’agit d’un ajout (“cela est la vérité de la part de leur Seigneur” – de plus, c’est d’un doublet du sous-verset 3a, “la vérité de la part de leur Seigneur”). Il est interdit de penser que le texte ait pu être manipulé mais le traducteur HAMIDULLAH qui suggère cela ici n’a pas été inquiet – il faut dire qu’il touchait au seul sous-verset 2c qui n’a guère d’importance ; s’il avait émis un doute quant à l’authenticité de 2b où apparaît le nom de *Muhammad*, cela ne serait pas passé.

Il apparaît donc que le sous-verset 2b est tout autant un ajout que 2c :

v.2b et croient en ce qui est descendu sur Muhammad .

v.2c et cela est la vérité de la part de leur Seigneur.

Mais se peut-il qu’une sourate intitulée « *Muhammad* » n’ait justement pas parlé de *Muhammad*, en tout cas pas avant qu’on lui insère ces deux sous-versets ? C’est que, justement, on ne sera pas surpris d’apprendre que cette sourate avait porté un autre titre : elle s’est longtemps appelée *al-Qitâl* (c’est-à-dire *le combat à mort*, à cause du verset 20). Certes, les titres de la plupart des sourates semblent être aussi vieux qu’elles-mêmes, mais ici, « *Muhammad* » n’est justement pas son titre originel.

Alors, depuis quand cet ajout – qui double la longueur du verset – existe-t-il dans le texte ? Une telle question ne se pose pas uniquement à propos de ce verset s.47,2 mais ailleurs, par exemple là où apparaît un équivalent du nom de *Muhammad* : *ahmad*. Tout porte à penser, ainsi que BLACHERE l’a montré, que le texte primitif du verset s.61,6 ne faisait pas plus d’allusion à *Muhammad* (même sous la forme de *ahmad*) que la sourate 47. Ce verset a d’ailleurs été conservé sous deux versions dont l’une mentionne justement tout autre chose. Quant aux trois autres et dernières mentions du nom de « *Muhammad* » dans le Coran, elles laissent également songeur (cf. étude, 3.5.2).

Dès lors, la question qui surgit est celle du rapport entre les feuillets coraniques primitifs et celui qui a été présenté un moment donné comme le prophète de l’Islam. Se pourrait-il que, historiquement, le rapport entre le futur Coran et celui qui fut le chef de guerre des Arabes regroupés à Yatrib-Médine fonctionne d’une manière toute autre que celle qui est habituellement présentée ?

2°– Enfin, une question avait déjà surgi au terme de l’étude formant l’**introduction générale** (cf. 0.2) : quelle est donc cette tradition qui rapproche les figures de Marie mère de Jésus et de Marie sœur d’Aaron, ce qu’une lecture sans recul des trois versets coraniques concernés fait prendre pour une identification pure et simple ? Le même type de question apparaît au terme l’étude de s.5,116 relative à [Marie dans la Trinité ?](#) Sur ce point, l’étude du début de la s.47 apporte manifestement des renseignements ; la tradition où s’insèrent les feuillets qui formeront plus tard le Coran islamique apparaît être celle de certains “*Fils d’Israël*”, mais évidemment pas de “*ceux qui recouvrent*” et que maudit le verset s.5,78 cité plus haut.

Tous ces éléments sont à mettre en rapport avec beaucoup d’autres données, présentes dans le texte coranique, dans les traditions islamiques ou ailleurs. Il faudra bien que, malgré les obstacles qui se dressent, l’histoire des origines islamiques soit revisitée.